

Le Révolté

Feuille de Propagande Anarchiste paraissant tous les samedis

La Vérité te fera libre.

Ce n'est pas dans le choix de nouveaux maîtres
qu'est le salut.

(Élisée Reclus.)

La Liberté te rendra bon.

Les Embarras de Papa

— Qu'est-ce que c'est, ça, père ?
— C'est une briqueterie, mon fils.
— A qui est-elle, p'pa ?
— Elle est à moi, mon fils,
— Tous ces gros tas de briques sont à toi ?
— Oui, mon fils, chacune de ces briques.
— Vrai?... Mais combien de temps as-tu mis pour les faire?... Tu les as faites, à toi tout seul ?
— Non, mon fils, ce sont ces hommes que tu vois travailler qui les ont faites pour moi.
— Et ces hommes, ils sont aussi à toi, père ?
— Non, mon fils, ces hommes sont des hommes libres. Aucun homme ne peut en posséder un autre; s'il le pouvait, l'autre serait un esclave.
— Qu'est-ce que c'est ça, père, un esclave ?
— Un esclave, mon fils, c'est un homme qui doit travailler toute sa vie pour un autre, en échange de sa nourriture et de ses vêtements.
— Pourquoi ces hommes travaillent-ils si dur, p'pa ? Est-ce que ça leur fait plaisir ?
— Non, je ne crois pas; mais il faut qu'ils travaillent, s'ils ne veulent pas mourir de faim.
— Est-ce que ces gens sont riches, père ?
— Pas précisément...
— Est-ce qu'ils ont plusieurs maisons, et des chevaux, et de beaux vêtements... ?
— Je ne le pense pas.
— Est-ce qu'ils vont, comme nous, aux bains de mer, quand il fait chaud ?
— Ça leur serait difficile, car ils ont besoin de tout leur temps pour travailler afin de gagner leur vie.
— Qu'est-ce que c'est ça, « leur vie » ?
— Mais leur vie, pour eux, c'est leur nourriture et leurs vêtements.
— Mais alors, sont-ils mieux que des esclaves ?
— Mais bien sûr que oui, petit imbécile, puisqu'ils sont libres; je ne les force pas à travailler pour moi; ils peuvent me quitter quand ils le veulent.
— Et s'ils te quittent, père, ils ne devront plus travailler ?
— Si, ils devront travailler pour un autre.

— Et recevront-ils plus que « leur vie » ?
— Non, je ne suppose pas.
— Alors en quoi sont-ils mieux que des esclaves ?
— Mais parce qu'ils sont électeurs, c'est-à-dire qu'ils ont le droit de choisir leurs maîtres : ce sont des hommes libres.
— Et s'ils tombent malades, payeras-tu leur médecin, p'pa ?
— Jamais de la vie ! ils doivent payer eux-même le médecin.
— Et quand un esclave tombe malade, qui paye le docteur, p'pa ?
— Son propriétaire le paye, car il est de son intérêt de conserver sa propriété en bonne santé.
— Et toi, père, cela ne te ferait rien de perdre un de ces hommes ?
— Que veux-tu que cela me fasse ! J'en serais quitte pour en embaucher un autre, ce qui n'est jamais difficile.
— Tu aurais donc plus soin d'eux s'ils étaient tes esclaves, dis, père ?
— Peut-être bien.
— Alors, pourquoi vaut-il mieux pour eux d'être libres ?
— Oh ! cesse donc tes folles questions... tu sauras ça plus tard... (*Petit silence.*)
— De quoi les briques sont-elles faites, p'pa ?
— D'argile, mon fils.
— Pourquoi les briques sont-elles à toi, alors que ce sont ces hommes qui les font ?
— Parce que l'argile est à moi.
— C'est toi qui l'as faite, dis, père ?
— Non; c'est Dieu qui l'a faite, mon fils.
— Et Dieu l'a faite pour toi, père ?
— Non; je l'ai achetée.
— Achetée à Dieu ?
— Non; à un homme.
— Et cet homme l'avait acheté à Dieu ?
— Mais non, il l'avait acheté à un autre homme.
— Mais le premier homme à qui on l'a acheté, l'avait-il acheté à Dieu, lui ?
— Non, certainement non.
— Mais alors, comment l'a-t-il eue ? Pourquoi a-t-elle été plus à lui qu'à un autre ?
— Oh ! je ne sais pas... je suppose qu'il s'en est emparé.
— Donc si ces hommes s'en emparaient main-

20 1-1-09, 2-2-09

tenant, ce serait à eux ?

— Oh ! as-tu fini avec tes sottes demandes ?
(Une pause.)

— Dis, père, si tu ne possédais pas l'argile, comment gagnerais-tu ta vie ?

— Oh ! je n'en sais rien ; je devrais sans doute demander à quelqu'un de me donner du travail.

— Et tu ferais des briques, p'pa ?

— Peut-être bien.

— Et cela t'irait de devoir faire des briques en échange de ta nourriture et de tes vêtements, et de laisser tout le reste à celui qui se serait emparé de l'argile ?

— Nous n'avons pas à nous inquiéter de ça. Les pauvres doivent travailler pour vivre.

— Mais si ces hommes avaient des briqueteries, travailleraient-ils encore pour toi ?

— Non, ils travailleraient pour eux-mêmes.

— C'est donc bien heureux que cet homme se soit emparé de l'argile et que tu l'aies achetée ; sans quoi, un de ces hommes la posséderait peut-être et tu devrais travailler pour lui en échange de ta nourriture et de tes vêtements.

— C'est possible. Aussi tu dois être reconnaissant envers la Providence que ton père ne soit pas obligé de travailler pour quelqu'un en vue de t'entretenir.

— Les petits garçons de ces hommes-là sont-ils aussi reconnaissants envers la Providence ?

— Mais, sans doute.

— Pourquoi, père ?

— Parce que leur papa a toujours du travail.

— C'est donc une bonne chose d'avoir du travail ?

— Certainement, mon fils.

— Alors, pourquoi ne travailles-tu pas ? Personne ne pourrait t'empêcher de faire des briques, hein, p'pa.

— Non, mais je ne veux pas prendre de l'ouvrage à ces gens. Si je travaillais, j'empêcherais l'un d'eux d'être occupé.

— Ça c'est gentil, p'pa. Mais si tu poussais la brouette de cet homme pendant qu'il se repose un peu, est-ce qu'il serait fâché ?

— Oh ! mon fils, les messieurs bien élevés ne poussent pas des brouettes !

— Qu'est-ce que c'est ça, des messieurs, p'pa ?

— Des messieurs ? ce sont des hommes qui n'ont pas besoin de travailler ; c'est la classe supérieure.

— Je pensais qu'il n'y avait pas de classe supérieure. J'avais entendu dire que tous les hommes étaient égaux.

— Celui qui t'as dit ça était un anarchiste ou, peut-être, un socialiste qui, au moment des élections, essayait d'attraper des votes.

— Dis, p'pa, mon institutrice du cours de religion dit que nous sommes tous les enfants de Dieu. Est-ce une anarchiste, ou une socialiste qui essaye de capter des votes ?

— Non, non... c'est une chose qu'on dit dans les églises et dans les cours de religion.

— Est-ce que ces gens sont aussi bien que nous les enfants de Dieu ?

— Certainement, mon fils.

— Dis, p'pa, te rappelles-tu qu'un jour tu as acheté des billes pour Paul et moi et que je les ai toutes prises ; puis, que j'ai obligé Paul à me donner sa toupie avant de lui permettre de se servir des billes ? Tu m'as appelé un « vilain petit monstre cupide », tu m'as mis dans la cave et tu m'as donné du fonet.

— Je m'en souviens.

— Et penses-tu que tu as bien fait ?

— Certainement : un père a le droit de corriger ses enfants. J'avais acheté des billes pour vous deux ; ton frère Paul avait autant le droit de s'en servir que toi.

— Mais, p'pa, si tous ces hommes sont, comme toi, les enfants de Dieu, alors toi et eux vous êtes des frères ?

— Oui, mon fils.

— Et Dieu n'a-t-il pas fait l'argile pour tous ses enfants ?

— Je suppose que si.

— Alors quel droit as-tu à toute l'argile plus que je n'avais droit à toutes les billes ?

— Ne me demande pas de pareilles stupidités.

— Dis, p'pa, n'es-tu pas un « vilain petit monstre cupide » quand tu gardes toute l'argile et que tu obliges ces gens à te donner tant de travail pour une vie si pauvre ? N'as-tu pas peur que Dieu te punisse ?

— Veux-tu bien te taire, méchant gargon !

DHARMADRUK.

Vers la Vie...

Il n'est que trop évident qu'après un siècle de domination bourgeoise la condition du prolétariat, loin de s'être améliorée, n'a fait, au contraire, que devenir de plus en plus misérable et précaire.

Je n'en veux pour preuves que la fréquence des crises industrielles et le nombre croissant des bras inoccupés qui, même en période de production normale, assaillent continuellement les portes des usines, mendiant avidement du travail comme une faveur.

Le prolétariat se meut dans un cercle vicieux.

Que sont en effet ces augmentations progressives de salaire devant lesquelles s'extasient Messieurs les Economistes, en comparaison de la hausse constante et désordonnée du prix des denrées ? Quelle compensation donne le régime économique actuel au néant des jours de chômage qu'il impose ? « Quand on ne travaille pas on ne mange pas. » Voilà tout ce que savent dire les Rois du jour à leurs sujets !...

Il semble donc bien que loin de s'acheminer vers le bien-être et l'aisance, les prolétaires se plongent, de génération en génération, d'année en d'année, plus profondément dans l'abîme de la misère.

Tous les palliatifs que proposent les philanthropes bourgeois pour enrayer la marée montante du paupérisme se heurtent toujours aux

plus piteux échecs. Et comment pourrait-il en être autrement? Comment supprimer *l'effet* en respectant *la cause* — la cause qui réside dans l'organisation propriétaire et autoritaire de la société?...

Mais tout le mal n'est pas contenu dans ces apparences matérielles. Il est plus profond qu'on le suppose de prime abord. Il ronge l'humanité dans le fond même de sa psychologie.

Avec l'essor de l'industrialisme et le développement de la *civilisation*, des besoins artificiels ont pris naissance et n'ont pas tardé à s'imposer à nos sens aussi impérieusement que des besoins naturels. Leur inassouvissement fatal a jeté le désarroi dans la machine humaine si délicate et si frêle en son infinie complexion.

Tandis que les circonstances défectueuses de la production aboutissent à l'affaiblissement, à l'état d'anémie, à la dégénérescence organique des travailleurs — la formation des grandes villes avec leur atmosphère factice, d'attractions grossières, de plaisirs abjects, de tentations malsaines, a pour conséquence forcée ce tempérament pathologique et morbide, cette mentalité ignoble, dont le prolétariat belge — un des plus odieusement exploités qui soit — offre, dans certaines de ses manifestations vitales, l'écoeuvrant exemple.

Les classes dirigeantes, assoiffées de jouissances et de voluptés inédites, étalent, de leur côté, un vitalisme sensuel, douillet, pot-au-feu, un vitalisme d'être usé, fourbu, exténué. Leur gâtisme se traduit par un amour immodéré du présent, par une opiniâtreté farouche à repousser toute idée de changement.

Dans sa frayeur de l'avenir, la Bourgeoisie s'oppose éperdument aux tentatives des novateurs. Elle tremble à la seule pensée de s'engager dans une voie encore inexplorée. Et contre la partie saine et jeune du prolétariat — dont les aspirations libertaires se précisent de jour en jour — elle oppose, par son mécanisme étatiste, de telles forces de coercition et de répression que les temps modernes devront figurer dans l'Histoire sous la rubrique : *Ère de la Police* ou *Triomphe du Fliv.*

Avec un pareil régime d'oppression les individualités expirent lentement. Tout se nivelle sur la médiocrité; les initiatives sont brisées; les caractères s'avilissent; les tempéraments s'effacent; les intelligences se prostituent; la dignité humaine est bannie des consciences; la bassesse et la plat tude sont érigées en règles générales de conduite. Et le Veau d'or ne compte guère que des adorateurs.

Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que le pessimisme, la lassitude, l'horreur de la vie, fassent présentement partie intégrante de la nature humaine? Dans une ambiance viciée comment voudrait-on que subsistât le naturel?

De l'observation superficielle du monde naît — c'est incontestable — un souffle de pessimisme. Les prophètes de malheur ont donc beau jeu à nous annoncer de sombres prédictions.

Cependant les enseignements de l'Histoire et

l'étude des faits généraux nous prouvent que les germes de vie ne sont pas totalement anéantis — qu'ils ne peuvent être anéantis.

A travers des vicissitudes sans nombre et au prix de sacrifices énormes l'humanité s'achemine vers la délivrance. Il n'est pas d'obstacles qui soient capables de l'arrêter.

Que de beaux exemples de vitalité humaine ne peut-on puiser dans le cours de l'Histoire? Quel puissant optimisme ne se dégage-t-il pas des efforts accomplis au siècle dernier par le prolétariat français en lutte contre ses oppresseurs?

A peine la Bourgeoisie fut-elle installée au Pouvoir — grâce au Peuple qu'elle a trahi — que la *Conspiration des Égaux* mit en péril l'Ordre nouveau.

Puis, en Prairial 95, le cri : *Du Pain et la Constitution* de 93 vint rappeler les maîtres au sentiment de leur scélératesse. Plus tard, en novembre 1831, le drapeau noir portant en lettres blanches la fière devise : *Vivre en travaillant ou mourir en combattant* flottait à Lyon sur les hauteurs de la Croix-Rousse. Juin 48 vit encore l'insurrection de la *canaille* réclamant *du Pain ou du Plomb*.

Plus près de nous, nous voyons la Commune de 71, si féconde en enseignements, si grande par le sang de ses 40,000 martyrs!

Hier, enfin, c'était l'épopée de 91-95, la lutte épique d'une poignée de Titans contre le Jupiter bourgeois.

De nos jours, c'est la C. G. T. proclamant le *droit au travail libre dans une société libre* et insufflant à la classe ouvrière l'esprit de révolte, l'ardeur de la lutte, l'enthousiasme du combat, la volonté de se régir elle-même...

Et si en traquant, en emprisonnant, en supprimant les pionniers de l'émancipation ouvrière la classe bourgeoise semble prononcer la sentence : *Souffre et désespère*, qu'il nous soit permis de ne point désespérer...

Tout effort produit nécessairement un effet : Ce ne peut être en vain que tant d'énergies se sont affirmées, que tant d'actes de révolte individuels ou collectifs ont été dépensés.

Les forces de révolution s'accroissent en raison même des résistances qu'elles rencontrent. Et s'il est vrai que toute action engendre une réaction correspondante, nous voyons dans la réaction bourgeoise des temps modernes l'attestation de la puissance vitale des classes ouvrières.

C'est qu'en effet, au cours de ces dernières années, un obscur travail s'est accompli dans les consciences. Des yeux qui longtemps furent frappés de cécité perçoivent aujourd'hui des rayons de lumière. Des oreilles atteintes de surdité sont devenues sensibles aux bruits du dehors.

Le vieil édifice social — vicieusement construit — chancelle sous les coups qui lui sont portés. Son écroulement est proche car c'est par la Révolte que la classe opprimée s'achemine vers la vie.

RHILLON.

CE FUT LE LAPIN QUI COMMENÇA...

« Imaginez-vous que ce satané lapin eut l'audace de passer entre les jambes du chasseur... Alors, dame! vous comprenez...

» Évidemment, le lapin avait tort. D'abord, pourquoi était-il un lapin?... Et puis, c'est lui qui commença! »

Telle fut à peu près la physionomie générale de la brève comédie judiciaire qui, samedi dernier, termina notre « 3^e histoire de brigands ».

Au Palais de Justice, 8^e Correctionnelle. Vous devinez le coup d'œil : au fond, derrière le bureau de chêne, trois bonshommes en noir, représentant la Justice... (Ce qu'elle a l'air peu majestueuse!) Des gendarmes. Des prolos et des commerçants. En cinq secs, l'affairette est exécutée. Le président annonce quelque chose; le substitut baille; les témoins prêtent serment; les avocats répliquent; puis :

Notre ami J. K. attrape deux amendes de 50 francs, conditionnelles ;

Le camarade Michel Van Loon reçoit pour coups et outrage aux mouchards (sacré lapin, va!) 15 jours de prison et 26 francs d'amende.

Le camarade Amand Lebrun décroche 30 frs. d'amende (conditionnellement) pour avoir traité les agents provocateurs de « vaches ». C'est très mal, en effet, de comparer d'aussi utiles animaux à d'aussi tristes personnages...

Voilà.

L'épilogue de cette « histoire de brigands » vous profitera, je l'espère. Quand, au sortir d'une réunion, ces messieurs les flics viendront vous chercher noise; quand ils vous tomberont dessus; quand ils vous eng...irlanderont, souvenez-vous : c'est toujours le lapin qui commence, c'est toujours le lapin qui a tort!...

... Mais il finira bien par avoir son tour!

L. R.

VERTU RÉCOMPENSÉE

Après s'être couvert de gloire dans l'œuvre de civilisation marocaine, Monsieur Eugène Maret, nanti de la médaille coloniale, fut mis à la retraite pour des raisons ignorées des profanes.

Cet homme méritoire vivait pacifiquement et... princièrément en exerçant la lucrative profession de journaliste.

Or, certain jour, il se prit de querelle avec un sieur Barré. Celui-ci poussa l'imprudence jusqu'à frapper d'un coup de poing le vétéran des luttes coloniales. Sous cette injure, l'héroïque Maret sentit renaître sa fougue guerrière. Son adversaire lui apparut-il sous la forme d'un affreux Marocain? C'est possible puisque d'un coup de baïonnette — je veux dire de couteau donné selon les règles de l'art militaire — il l'envoya ad patres.

Voilà pourquoi l'ex-légionnaire Maret, terreur des Marocains, comparaisait dernièrement devant le jury de la Seine...

Vous frémissez peut-être en songeant à la condamnation qui va s'abattre sur ce brave à trois poils?

Par ces temps d'« apacherie » et de « castil-larde » il faudrait, en effet, beaucoup de bonne volonté pour admettre que les marchands de moutarde transformés en jurés soient disposés à la tendresse...

Eh! bien apprenez que la Mère-Patrie n'abandonne jamais ses enfants et qu'elle a des trésors de gratitude pour ses défenseurs!

Du fait que Maret a été cité à l'ordre du jour du Maroc, sa victime devient forcément peu intéressante. Le cas de légitime défense s'impose, et c'est le mort qui a tous les torts.

En conséquence de quoi Monsieur Maret a été acquitté avec félicitations du jury et comblé d'éloges par un succédané de Monsieur Lauzanne du Matin.

MORALITÉ : Soyez mouchard, flic, gendarme, garde-champêtre ou soldat retraité, et vous aurez le droit d'assommer, de suriner, de massacrer et de dévaliser de vulgaires « pékins ».

A cette noble besogne vous gagnerez même des honneurs, de la considération, de l'avancement et des décorations.

Inutile de dire que la réciprocité n'est point vraie. Un manque de respect à l'« autorité » vous met à deux doigts du bain. Une simple égratignure à la précieuse (oh! combien) peau d'un flic vous conduit recta à la guillotine.

République, Démocratie... doux régime!

Souveraineté du Peuple! Liberté, Egalité, Fraternité... Ironie sublime!!! Barsac.

Chronique des Groupes

COURCELLES. — Grande réunion des camarades à la Maison du Peuple, le dimanche 20 décembre, à 4 heures. Ordre du jour : Rétablissement du Cercle d'études anarchiste. Abonnement au journal. Organisation d'une grande conférence. Choix d'un local. Divers. Le Père Peinard.

Boîte aux Lettres

PÈRE PEINARD, COURCELLES. — Ta convocation est arrivée trop tard pour le numéro précédent. Comme tu ne m'a donné ni ton nom ni ton adresse, j'ai envoyé la réponse à notre ami Roosen.

LES COLLABORATEURS sont priés d'envoyer leur copie avant le samedi qui précède la parution.

LES ABONNÉS qui trouveront une marque rouge en regard de cet avis sont ceux dont l'abonnement est terminé. Nous leur enverrons sous peu un reçu postal de 1,10. Ceux d'entre eux qui ne tiendraient plus à recevoir le **RÉVOLTE** nous éviteraient des frais en remettant le présent numéro à la poste, sous la bande d'envoi avec la mention : **REFUSÉ**. Ceux qui veulent le recevoir gratuitement sont priés de nous en avvertir **DE SUITE**.

AUX AMIS. — Grâce à la bonne volonté des camarades, notre petit **RÉVOLTE** est en excellente voie. Dès ce no nous portons son tirage à 3.000 ex.! Le meilleur moyen de le faire progresser est de lui procurer des abonnés.

NOS COMPTES

REÇU : 2 Verviétois 1,00; les c. de Jemeppe 6,00; J. R. et H. D. de Courcelles 2,00; 5^e versem. des c. de Liège [Un c. de Rénory 2,00; Auguste F. 0,50; B. 0,50; R. 0,50; Jean 0,50; Ledoux 0,50; R. B. 1,00]; Le G. R. B. 7,00; Encaisse 23,45. — Total 44,95.

DÉPENSÉ : 20,00.

RESTE : 24,95.

Imprimeur-Gérant : G. Maria, 57 rue Verte, Boitsfort.